

# Petit recueil de gags existentiels

Jean Dufлот

Je me limiterai à fleurir ce mémorial d'un petit bouquet d'anecdotes – publiées en 1970 dans la collection « Entretiens » chez Belfond – vécues lors de l'abordage de l'auteur des *Écrits corsaires*.

Pour la petite histoire, c'est le hasard qui a permis de l'accueillir alors dans ce vivier éditorial aux côtés de quelques énergumènes tels que Marcel Duchamp, Wieland Wagner, Max Arp ou Witold Gombrowicz. À vrai dire, ce fut l'issue d'une concaténation aléatoire d'événements qui remonte à ma présence en Algérie, en qualité d'insoumis à la guerre de pacification coloniale, et de rédacteur de l'hebdomadaire francophone *Révolution africaine*.

Cet heureux exil ensoleillé, aux côtés d'autres transfuges tels que Georges Arnaud, Josy Fannon et Geneviève Moll, s'était brusquement assombri, pendant l'été 1965. Après le coup d'État et l'arrestation de Ben Bella, l'administration du journal nous avait alors maintenus impérativement en fonction dans le service culturel du journal.

Cela m'avait permis de couvrir le tournage dans la Casbah du film de Gillo Pontecorvo, *La bataille d'Alger*. J'y avais même joué quelques fois le rôle d'interprète entre les équipes techniques italienne et algérienne.

L'été 1968, dans le ressac mélancolique du fac-simile estudiantin de la Commune de Paris, des amis romains m'avaient invité à venir cuver ce déboire dans les vignobles collinaires... de Frascati.

Périlleuse thérapie qui m'incitait à l'errance, d'un bar à l'autre de cette Rome antique et solennelle, peuplée de touristes souvent en quête d'eau bénite purificatrice de leurs tourments existentiels. Cette dérive m'avait acheminé, un lourd après-midi de canicule orageuse, jusqu'au Bar Rosati, célèbre caravansérail des tribus de cinéastes, acteurs et paparazzi de la Piazza del Popolo. Et là, flash-back fortuit sur les rushs d'un passé embrumé par un excès de Campari, j'évite de peu, à l'entrée, la collision

avec un personnage à qui je prête d'emblée une vague ressemblance avec Gillo Pontecorvo. Et c'est lui, en chair et en os, qui m'appelle par mon prénom et me serre énergiquement la main. Il rebrousse chemin, car il veut me présenter à un confrère qui lui a parlé d'un documentaire sur le Tiers-monde. Et dans la pénombre de l'arrière-salle où il m'introduit je reconnais sans hésitation le visage émacié de l'auteur de *L'Évangile selon saint Matthieu (Il vangelo di Matteo)*. La suite de cette apparition divinement providentielle s'est matérialisée, loin de l'ambiance fellinienne de cette auberge luxueuse, dans l'un des cafés de la villa Borghese. Plus précisément dans une buvette populaire jouxtant la célèbre horloge à eau du Pincio.

Je passe sur l'ascension vertigineuse de l'une des sept collines de la ville sainte pour en venir à l'objectif concret de cette chevauchée impromptue. Pasolini m'y demanda de lui parler des réactions de la jeunesse face à la brutale embarquée du projet algérien d'émancipation socialiste. De la survivance possible d'une opposition politique. Il projetait alors d'ajouter éventuellement à ses *appunti (Carnet de notes pour une Orestie africaine)* un documentaire-interview réalisé dans un pays du Maghreb. Et pour me récompenser, sans doute, de ma vertueuse consommation de San Pellegrino, il avait conclu notre causerie par l'évocation souriante de la panne de l'horloge à eau, probablement grippée par les orages de cet été-là, symbole de l'industrialisation totalitaire de notre monde capitaliste.

Il fallait espérer, je cite approximativement de mémoire, que cet avatar d'un mécanisme paralysé par la rouille préfigurât le sursaut d'une nature humaine capable d'enrayer la réification universelle en cours. Et d'ajouter, avec un de ces sourires acérés dont il agrémentait son autocritique, qu'il devrait lui-même abandonner un métier immergé dans les rouages d'une impitoyable technique. Sa seule justification

étant d'y consentir, pour réactualiser en la modernisant une tradition poétique multiséculaire ensevelie sous les artefacts et les injonctions de la dictature consumériste. Il qualifiait cette démarche contradictoire de cinéma de poésie.

Au retour, le dévalement à tombeau ouvert des lacets de ce piémont de la ville sainte m'inspira comme une sorte de supplique religieuse à quelque divinité bienveillante de l'antique mythologie romaine.

À la fin de l'été, à Paris, le projet d'une causerie maïeutique avec l'aède-cinéaste fut rapidement adopté. Ce qui me permet aujourd'hui de revenir sur quelques séquences plus ou moins drolatiques de sa réalisation.

Gag préliminaire d'un contact téléphonique : deux vocables d'une brièveté surprenante, quasi militaire (en réalité et a posteriori) militante, entérinaient son accord : « venga pure ! » (venez donc !).

Fondu enchaîné sur sa rencontre à Rome, dans une clinique où sa cousine Graziella m'apprenait qu'il était soigné pour un ulcère stomacal. Enchaînement d'un montage d'une accélération plutôt chaplinesque : je n'ai rien trouvé de mieux que de bredouiller à un homme au sourire affaibli, allongé sur un lit-divan médical : « Rassurez-vous je ne suis pas psychanalyste. » Et lui de rétorquer, pince-sans rire : « Dommage, car j'en ai vraiment besoin. »

Quelques jours après cet exorde plutôt encourageant a débuté la trame de situations cocasses que je voudrais déposer à côté d'autres couronnes pour égayer cet anniversaire de la venue au monde humain de Pier Paolo Pasolini.

Qui sait, si je les avais reconstituées et publiées avant sa tragique disparition, elles auraient peut-être eu l'effet d'adoucir le deuil des membres de sa famille – je pense à sa mère Susanna, à sa cousine Graziella Chiarocossi, à son cousin Nico Naldini et à celle élargie d'un grand nombre d'admirateurs et d'admiratrices de son œuvre protéiforme. Je rappelle – et c'est une autre situation paradoxale réjouissante que cet homme qui avait le courage de pratiquer ouvertement l'amour en marge des normes de l'idéologie patriarcale dominante

ait écrit un émouvant hommage au mal nommé « deuxième sexe », destiné à ses amies. J'en cite ici un échantillon. Ne serait-ce que pour illustrer le fond de tendresse sous-jacente de l'humour pasolinien : « Anna, Elsa, Laura, Maria, Silvana, Susanna : femmes, je vous aime ! »

On y reconnaîtra quelques prénoms, d'écrivaines, chanteuses, actrices, ou de femmes gratifiées d'un désir quasi amoureux qui ont enchanté son existence : « Anna (Magnani), Elsa (Morante), Laura (Betti), Maria (Callas), Silvana (Mangano), Susanna (sa mère) : égéries et/ou vestales emblématiques du feu ardent de son art poétique.

Je précise d'emblée que le petit catalogue d'*appunti* que je délivre ici s'efforce d'évacuer autant que possible la tentation du pathos inhérent à toute commémoration. Je m'inspirerai donc de cette citation d'Horace, *fugit irreparabile tempus* (Odes I, 11, 8), pour transcender la tristesse de l'éclipse inéluctable de toute trajectoire humaine. Dans cet acte de mémoire laïque, à vrai dire en quelque sorte résurrectionnelle, je m'en tiendrai à substituer aux couronnes funèbres quelques joyeuses guirlandes de la « comicità » d'un poète péripatéticien assassiné, peut-être, par des mandataires du minotaure neurasthénique tapi dans le labyrinthe du système de gouvernance d'alors.

D'emblée, je sollicite l'indulgence pour cette initiative en porte à faux sur l'orthodoxie rituelle. Elle ne s'exempte pas d'un certain nombre de digressions impertinentes et d'approximations de la mémoire.

Voici donc la quote-part de souvenirs que je propose pour célébrer l'humour qui irrigue le scénario de sa vie. Elle permettra peut-être au lecteur ou au spectateur de sa dramaturgie de retrouver, sous-jacente à sa perception tragique de la condition humaine, l'allègre filiation qui le relie à la tradition populaire de la commedia dell'arte, et en deçà, à l'archaïque héritage de la comédie gréco-latine des Méandre, Aristophane ou Plaute (dont il a traduit le *Miles gloriosus*).

J'ajouterai d'ailleurs pour justifier la désinvolture de ma démarche, qu'elle se voudrait une modeste redondance mimétique du rythme primesautier qui caractérise les satires filmiques

de *La Ricotta*, de *La terre vue de la lune* (*La Terra visita dalla Luna*) ou de *Des oiseaux petits et gros* (*Uccellacci e Uccellini*). À vrai dire eux-mêmes tributaires d'une lancinante fascination pour des cinéastes pionniers du cinéma muet tels que Charlie Chaplin et Buster Keaton. Il conviendrait d'y voir le parti-pris de prolonger l'écho du rire ironique d'un homme qui a peut-être été sa réponse fatale à la cruauté énigmatique de la sphinge d'*Œdipe-roi*.

### **Petit recueil de gags existentiels, plus ou moins délibérés des Entretiens de 1969.**

- Pasolini contrarié, en bottes de sept lieues, dans le sous-bois de l'antique Ostie portuaire, à la recherche d'un bloc de marbre erratique qui conviendrait comme siège de notre cause inchoative. Inauguration compensatoire d'un pan de muraille en ruines du site principal et premiers ennuis de magnétophone. Sourire goguenard de la future victime de mon inquisition.

- Pasolini, assis quelque part dans le décor antique de Subaugusta, carrefour des aqueducs de la Rome impériale, s'informant du soubassement psychologique et idéologique du choix de sa personne pour mon entreprise inquisitoriale. Regards ironiques intermittents.

- Pasolini, à califourchon sur un chicot de colonnade, non loin de la tombe de Metella, se prêtant au jeu d'une « auto-prospection psychanalytique du "gisement mental" de sa vocation d'écrivain et de cinéaste ». Elle a été consignée et condensée dans le premier chapitre des entretiens.

- Pasolini, dans un autre décor d'une Rome impériale résiduelle, au bord de l'inquiétante béance d'une ruine, répondant à mes questions sur le cheminement de son engagement politique, du fascisme ordinaire aux *Cendres de Gramsci*. Son insistance à préciser l'origine populaire de son approche littéraire et idéologique enracinée dans le terroir paysan du Frioul. Son empressement enjoué à me rassurer sur le choix aléatoire de ce site que je ne

devrais pas associer à un quelconque effondrement symbolique de ses convictions marxistes.

- Pasolini, dans un site proche de la via Appia Nuova, non loin d'une entreprise d'eau minérale et de la colline du Golgotha où il a tourné le moyen-métrage d'une parodie hilarante du thème de la descente du Christ de la croix, peinte au XVI<sup>e</sup> siècle par les artistes toscans Jacopo da Pontormo et Rosso Fiorentino. Confidences sur l'appétit gargantuesque de l'ogre Orson Welles, dans le rôle d'un metteur en scène jupitérien. Et surprenante précision sur la fringale quelque peu entretenue du bon larron crucifié à la droite du Christ, et censé mourir d'une absorption gloutonne de *ricotta*. Allusion furtive à l'humeur apocalyptique de Laura Betti, dans le contre-emploi de la diva paroissienne présente sur le tournage, furieuse du désastre sacrilège de cette reconstitution.

- Enchaînement d'une séquence plus grave, en contrepoint de la précédente : Pasolini et son inquisiteur attablés dans un petit bar, au bord de la via antique, sous la reproduction en stuc de la Bocca della Verità de l'église Santa Maria in Cosmedin. Notre causerie se déroule sur une élucidation du paradoxe d'un Pasolini, poète marxiste et pour le moins agnostique, qui confesse ne pas croire dans la divinité du Christ. Geste à l'appui, dans la perspective de cette voie impériale, le pamphlétaire caustique de *La Ricotta* et metteur en scène laïque de *L'Évangile selon saint Matthieu* formule en quelques mots son credo personnel, son désaccord à rebours de la théologie ecclésiastique. C'est ici que Domitien a fait crucifier dix mille Christs de la rébellion spartakiste.

- Pasolini, dans un autre décor de l'ancienne splendeur décrépite de Rome, à quelques mètres de la jachère broussailleuse du tournage de *Mamma Roma*. Autour de nous, l'approche d'emblée inquiétante de jeunes *ragazzi* qui rampent dans les buissons et finissent par solliciter une ou deux cigarettes pour les plus grands. Et Pasolini de tendre un billet de quelques lires à l'un des meneurs de la tribu. Et sa surprise joyeuse de le voir lui rapporter

la monnaie de son crédit. Et Pier Paolo de lui faire remarquer que ce n'est pas comme ça qu'il va pouvoir s'enrichir.

- Pasolini dans le pavillon familial aux volets verts de l'EUR, via Eufrate, à quelques pas de la Basilique Saints-Pierre-et-Paul. Il m'y présente sa mère, sa cousine Graziella et un bambin totalement distrait par la diffusion télévisuelle d'un dessin animé. Caresse de sa frimousse et gentille admonestation du pamphlétaire des *Écrits corsaires* : ce n'est pas comme ça qu'il faut l'aider à apprendre à lire... À l'occasion Susanna Pasolini m'avait dit, en aparté, que les journalistes italiens étaient souvent méchants avec son fils et qu'il préférerait se confier à des étrangers comme moi.

- Rendez-vous de travail, un lundi matin ensoleillé d'été, si j'ai bonne mémoire, dans la même demeure de quatre ou cinq pièces qu'une presse malveillante a présentée à plusieurs reprises comme une luxueuse demeure bourgeoise. J'y découvre un Pasolini plutôt de grise mine qui remet notre causerie au surlendemain. Quelqu'un de son entourage m'explique discrètement que Bologne, son équipe-mascotte de football, a été battue sur un score catastrophique de plusieurs buts d'écart.

- C'est l'occasion de rappeler dans cette rubrique ma participation sur un terrain de banlieue approximatif à une partie épisodique de ce sport que Pasolini avait tendance à confondre avec un rituel de taumachie. Une occasion de constater que ses adversaires avaient tendance, eux, à esquiver prudemment, sans muleta et à leur péril, les charges de cet attaquant au front bas, d'une sobriété de dribbles et de fioritures surprenante et périlleuse pour les défenseurs adverses. Aujourd'hui, son maillot numéro 10 est conservé sur un mur du Restaurant Pomodoro de son dernier souper qui fait office désormais dans le quartier San Lorenzo, comme d'autres endroits, de petit musée pasolinien.

- Autre sanctuaire du périple de l'écrivain, coutumier épisodique du lido d'Ostie, un restaurant-station balnéaire où il me convie à

poursuivre un entretien qu'il qualifiera dans la préface de l'édition de 1970 de « duel au tire-bouchon » : une allusion sans doute à ma fréquentation de la viticulture frascatiennne (néologisme précisant le cadrage de l'une des coulisses théâtrales de notre confrontation). Je m'y rends donc avec un ami mathématicien, grand amateur de cinéma, accompagné de sa compagne suédoise qui le surplombe d'une quinzaine de centimètres : une Viking d'une blondeur plus ou moins agressive aux yeux des baigneuses quasi maghrébines de cette mer tyrrhénienne bordée de plages de sable noir. Après leur départ, pour s'excuser plus ou moins de sa sidération, il avait projeté de prospecter la mythologie scandinave, probablement peuplée de somptueux sosies d'Anita Ekberg.

- Quelques autres photogrammes du poète-militant Pier Paolo Pasolini, pour célébrer l'envers d'une anxiété, peut-être prémonitoire de son destin tragique, qu'il disait exorciser avec l'aide quasi quotidienne de l'optalidon. Il m'emmène dans une cellule du PCI, voisine du terroir de la bourgeoisie plus ou moins fascisante du quartier des Parioli. C'était l'époque de l'injonction médiatique et quelque peu élégiaque qu'il titrait dans un poème : « Le PCI aux jeunes ! » Un moment d'ambiguïté polémique et de nostalgie du « Mai 68 » français, où la gauche radicale, celle de la future insurrection armée des Brigades rouges en gestation, lui reprochait un texte publié après l'échauffourée estudiantine de Valle Giulia avec la police du régime démocrate-chrétien. Il y traitait les jeunes insurgés universitaires de « fils à papa » et les policiers de « fils de pauvres ». Je m'abs-tiendrais ici d'une condamnation drastique de ses propos provocateurs où il disait être sentimentalement du côté des cerbères du régime. Peut-être pressentait-il, non sans humour perspicace, le cul de sac stratégique de cette tentative de « révolution à l'italienne » qui se solderait, dans les années 80, par quelques milliers de morts et de victimes inutiles... Je m'en tiendrai à l'évocation de la répartition malicieuse où il demandait à son interlocuteur de lire son texte poétique intitulé *Les Cendres de Gramsci*. Et à cette féroce mise en garde

qui lui fait préciser à son interlocuteur que ce marxiste sarde n'avait pas joué dans l'équipe de football de la Lazio.

Et dans la lignée de ces *battute* d'humour quasi britannique qui lui ont fait choisir un scénario filmique dans *Les contes de Canterbury (I racconti di Canterbury)* de William Chaucer, je me permets d'ajouter une séquence plus ou moins truculente réalisée lors d'une invitation à l'université de Vincennes. Un mao spontex (je ne connaissais pas l'expression), au demeurant de morphologie asiatique, l'avait accueilli, juché sur un bureau, en lui exhibant son postérieur dénudé. Et sa réaction avait été de rappeler que les révolutionnaires français de la fulgurante marche de 1789, avaient été à bon escient qualifiés de « sans-culottes ».

En définitive, il me paraîtrait plutôt convenable d'interrompre ici, à regret, le *copione* des situations biographiques où j'ai à cœur de me souvenir de quelques joyeuses coulisses de son « théâtre de paroles » et de gestes d'inspiration plutôt « décaméronienne ». Avant la chute du rideau qui clôturera l'évocation d'une scène où des surdoué(e)s de la subversion par le rire comme Totò, Ninetto Davoli, Franco Citti, Ugo Tognazzi, Orson Welles, Laura Betti, Anna Magnani, et la foule des figurants de la gouaille vivace d'une Rome faubourienne, ont participé autour de l'athanor pasolinien à la transmutation du tragique humain en gai savoir de vivre, me vient une suggestion plus ou moins drolatique. Un siècle après sa naissance et un demi-siècle après sa disparition, quels thésard et/ou thésarde auront-ils l'aplomb de célébrer sa longévité poétique ?



*Salò ou les cent-vingt journées de Sodome*, 1975. Photogramme par Clément Schneider. (DVD Carlotta films, 2002.)